

Les italo-américains et les afro-américains de Bensonhurst : des relations en blanc et noir

Marie-Christine Michaud

DANS **MIGRATIONS SOCIÉTÉ 2014/2 N° 152**, PAGES 27 À 42

ÉDITIONS **CENTRE D'INFORMATION ET D'ÉTUDES SUR LES MIGRATIONS INTERNATIONALES**

ISSN 0995-7367

DOI 10.3917/migra.152.0027

Date de mise en ligne : 01/12/2016

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-migrations-societe-2014-2-page-27?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Centre d'Information et d'Études sur les Migrations Internationales.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LES ITALO-AMÉRICAINS ET LES AFRO-AMÉRICAINS DE BENSONHURST : DES RELATIONS EN BLANC ET NOIR

Marie-Christine MICHAUD *

Bensonhurst, au sud-ouest de Brooklyn (dans le district n° 11), à New York, devient un quartier italo-américain après la Seconde Guerre mondiale¹. À partir des années 1970, son paysage “racial”, culturel et social se transforme en raison de l’arrivée importante d’une population noire dont l’installation est facilitée par les politiques publiques d’urbanisme et de l’État-providence. Ces personnes de couleur, toujours plus nombreuses, sont perçues comme des envahisseurs par les Italo-Américains qui décident de défendre ce qu’ils considèrent comme leur territoire contre ces “étrangers”². Dès lors, Bensonhurst se présente moins comme un lieu d’échanges qu’un espace de conflits où les tensions entre groupes exacerbent les consciences ethniques et “raciales”.

Bensonhurst et l’immigration

Depuis l’adoption des lois sur l’immigration de 1965 et de 1986 qui permettent aux Hispaniques, aux Asiatiques et aux Noirs d’immigrer plus librement aux États-Unis, la population américaine connaît une re-composition “raciale” et ethnique significative³. Ce phénomène se re-

* Maître de conférences en études américaines, HDR, Laboratoire Héritages et constructions dans le texte et l’image (HCTI), Université de Bretagne-Sud, Lorient.

1. D’après les chiffres de l’US Census Bureau de 1940, entre 1880 et 1920, 80 % des Italiens qui immigrent aux États-Unis sont originaires des régions méridionales de l’Italie et de Sicile. Ils s’installent massivement sur la côte Est des États-Unis. En 1890, 40 000 Italiens sont recensés dans la ville de New York ; en 1930, ils sont 440 000. Ce sont leurs descendants qui s’installent à Brooklyn. Voir US CENSUS BUREAU, *Current population survey*, 1940.
2. Dans notre contexte, le terme “étrangers” se réfère notamment à des personnes non américaines, mais également à des personnes étrangères au quartier.
3. La loi de 1965, l’*Immigration and Nationality Act*, met fin au système des quotas qui restreint l’immigration aux États-Unis depuis les années 1920 ; celle de 1986, l’*Immigration Reform and Control Act* (IRCA), permet la régularisation d’environ 3 millions d’immigrés en situation irrégulière au regard du séjour, qui peuvent ainsi devenir citoyens américains et faire venir leur famille, d’où une augmentation importante des populations hispaniques, asiatiques et sahariennes. D’après les chiffres de l’US Census Bureau de 1990, entre 1975 et 1984 les migrants originaires d’Amérique latine et d’Asie représentent environ 43 % de l’immigration totale aux États-Unis, contre plus de 87 % en 1989. Voir US CENSUS BUREAU, *Current population survey*, 1990.

trouve dans l'évolution démographique de New York, où les étrangers arrivent massivement à la recherche d'un emploi et de meilleures conditions de vie. De plus, les Afro-Américains des États du Sud sont nombreux à venir dans la métropole, car celle-ci offre de meilleures possibilités économiques et la discrimination raciale y est moins prégnante que dans le Sud. Aussi le pourcentage de Blancs non hispaniques dans la ville ne cesse-t-il de baisser : 63 % des New-Yorkais en 1970, moins de 52 % en 1980, plus que 43 % en 1990 et seulement 35 % en 2000⁴.

À l'échelle du *borough*⁵ de Brooklyn, la tendance est comparable. Le pourcentage de Noirs est en constante augmentation : 4 % en 1940, 15 % en 1960, plus de 30 % en 1980, 38 % en 2000 et 34 % en 2010⁶. Bien que certains quartiers de Brooklyn ne soient pas touchés par ces changements démographiques et restent majoritairement peuplés de Blancs, la population locale a le sentiment que l'ensemble du *borough* est envahi par des étrangers.

À cet égard, Bensonhurst, un quartier blanc, est un exemple révélateur. Après la Seconde Guerre mondiale, il commence à attirer de nombreux Italo-Américains qui prennent la place des Irlando-Américains qui y résidaient jusqu'alors. Sans être très éloigné de Manhattan où ils ont leurs emplois et où sont implantées les Petites Italies d'où ils viennent, et comme ce quartier est proche des docks et des entreprises de Brooklyn où les ouvriers peuvent facilement trouver du travail, Bensonhurst se présente comme un havre de paix comparé au centre-ville qu'est Manhattan. Ainsi, en 1980, plus de 61 % des habitants de Bensonhurst appartiennent à la communauté italo-américaine. Mais à partir des années 1970 le quartier connaît une forte immigration et le pourcentage des Italo-Américains baisse : moins de 50 % en 1990, moins de 30 % en 2000⁷. En revanche, le nombre d'Asiatiques augmente de 421 % entre 1980 et 1990, puis de 158 % entre 1990 et 2000, alors que celui des Hispaniques progresse de 90 % puis de

4. US CENSUS BUREAU, *Current population survey*, 2000 ; NEW YORK CITY DEPARTMENT OF CITY PLANNING, *Report*, 2004 ; SUSSER, Ida, *Norman Street : poverty and politics in an urban neighborhood*, New York : Oxford University Press, 1982, 230 p. (voir pp. 19-20).

5. Administrativement, New York est divisé en cinq *boroughs* : Manhattan, Brooklyn, le Bronx, le Queens et Richmond (Staten Island).

6. Cf. ROSENWAIKE, Ira, *Population history of New York City*, Syracuse : Syracuse University Press, 1972, 224 p. (voir p. 133) ; US CENSUS BUREAU, *Current population survey*, 2000 ; NEW YORK CITY DEPARTMENT OF CITY PLANNING, *Report*, 2010.

7. US CENSUS BUREAU, *Current population survey*, 2000 ; NEW YORK CITY DEPARTMENT OF CITY PLANNING, *Report*, 2004 : en 2000, les Italo-Américains vivant à Bensonhurst sont au nombre de 51 411 ; ils sont 171 698 à vivre à Brooklyn.

82 % pendant les mêmes périodes. En 2000, les Noirs constituent 5,5 % de la population de Bensonhurst, et même si cette proportion semble peu élevée, elle est le résultat d'une augmentation de 10 % en dix ans⁸ en raison de l'immigration en provenance d'Afrique subsaharienne, de l'arrivée de Porto-Ricains et de la migration interne des Afro-Américains des États du Sud.

Ces changements démographiques contribuent à modifier le paysage ethnique, "racial", culturel et social du quartier, ce que les résidents italo-américains acceptent difficilement, considérant que l'arrivée de tant d'étrangers aux cultures différentes est un danger pour l'ordre établi, la structure communautaire et l'identité du quartier. En cherchant à défendre leur territoire et en adoptant une attitude « *en Blanc et Noir* », les Italo-Américains transforment Bensonhurst en un espace de conflits. Il devient un territoire de leur ethnicité qu'ils pensent avoir besoin de protéger contre les forces extérieures et les populations nouvelles.

Territorialisation de l'ethnicité, "provincialisme" et peur de l'étranger

Brooklyn est une mosaïque de quartiers, et les habitants qui leur donnent une "âme", comme les chercheurs de l'école de sociologie de Chicago l'ont constaté, se définissent plus par rapport à leur quartier que par rapport au *borough* lui-même. Ainsi, le poids de l'origine nationale des résidents de chaque quartier a entraîné la création d'enclaves communautaires, ethniques ou nationales, auxquelles l'ensemble des habitants du quartier s'identifie. Après la Deuxième Guerre mondiale, Bensonhurst est perçu comme un territoire italo-américain. Un phénomène d'auto-ségrégation se met en place, comme c'est le cas lors de la formation des enclaves ethniques.

Bensonhurst n'étant pas une zone de première installation des Italiens puisque ses habitants ont presque tous habité Manhattan avant de s'y implanter, il ne peut être véritablement considéré comme une enclave ethnique, comme une Petite Italie. Toutefois, il représente une zone de sécurité pour les habitants, un espace où ils se reconnaissent, se comprennent et partagent un mode de vie similaire, d'où une attitude de repli, voire de xénophobie vis-à-vis des autres groupes. Pour Douglas Massey et Nancy Denton, tout se passe comme s'il y

8. NEW YORK CITY DEPARTMENT OF CITY PLANNING, *Report*, 2000.

avait des murs invisibles entre les divers quartiers, notamment entre ceux des Blancs et des Noirs, d'une part, pour protéger les premiers d'éventuels dangers extérieurs et, d'autre part, pour isoler les seconds, ce qui pousse les deux historiens à parler d'« *apartheid américain* »⁹.

La taille de la communauté à laquelle les hommes appartient influe sur le comportement des personnes et leurs relations avec l'Autre¹⁰. Le sentiment d'avoir assez d'espace est source de tolérance, tandis que l'idée que son territoire est mis en danger par la présence envahissante de forces extérieures peut engendrer une réaction de méfiance. Parallèlement, un sentiment de solidarité et un besoin de cohésion surgissent. Dans le cas des communautés italo-américaines de Brooklyn, cette attitude se traduit par un « *provincialisme ethnique* »¹¹, c'est-à-dire une solidarité fondée sur des origines communes, à savoir l'Italie, le rejet des influences extérieures et un fort ethnocentrisme, ce qu'Orlando Patterson appelle « *chauvinisme ethnique* »¹² : l'ethnicité est avant tout une forme d'engagement personnel et conscient, une idéologie, avec des principes que l'ensemble des membres du groupe est censé défendre. Elle repose sur un aspect tribal et un espace délimité qui favorise la cohésion entre membres et peut conduire à un comportement grégaire et conservateur.

L'identification à la communauté se révèle être un facteur de stabilité qui fournit les structures d'un réseau social. En constatant que ce réseau est remis en question et que les frontières de l'espace que la communauté s'est approprié ne sont plus protégées, les membres du groupe se replient sur eux, ce qui intensifie l'esprit de solidarité communautaire. Orlando Patterson dénonce ce « *chauvinisme ethnique* » qu'il considère comme un élément aliénant non seulement pour l'individu qui n'agit plus en tant que tel mais au nom du groupe, et également pour la société qui se retrouve divisée en groupes concurrents. C'est comme si l'appartenance à un groupe ethnique impliquait que ses membres réagissent en masse, véhiculant les idées comme les préjugés

9. MASSEY, Douglas ; DENTON, Nancy, *American apartheid : segregation and the making of the underclass*, Cambridge : Harvard University Press, 1993, 292 p.

10. Cf. WILSON, Thomas, "Urbanism, migration, and tolerance : a reassessment", *American Sociological Review*, vol. 56, n° 1, February 1991, pp. 117-123 ; PETTIGREW, Thomas, "New black-white patterns : how best to conceptualize them ?", *Annual Review of Sociology*, n° 11, 1985, pp. 329-346.

11. RIEDER, Jonathan, *Canarsie : the Jews and Italians of Brooklyn against liberalism*, Cambridge : Harvard University Press, 1985, 290 p. (voir p. 82).

12. PATTERSON, Orlando, *Ethnic chauvinism : the reactionary impulse*, New York : Stein and Day Publisher, 1977, 347 p.

du groupe, défendant son territoire et luttant pour ses intérêts : dans une certaine mesure, le meurtre du jeune Afro-Américain, Yussef Hawkins, perpétré par un Italo-Américain à Bensonhurst en 1989 illustre cette hypothèse, comme nous le verrons ci-après.

Bensonhurst est proche de quartiers noirs (Bay Ridge, entre autres). Or, il semble que ceux-ci empiètent progressivement sur le quartier italo-américain en raison de l'arrivée massive de migrants de couleur et de la mise en place de nouvelles politiques urbaines et d'intégration notamment à partir des années 1970. Ainsi, les résidents du quartier pensent que les limites de leur territoire se réduisent comme une peau de chagrin, phénomène d'urgence selon eux qui les pousse à défendre cet espace, élément définitoire de leur identité¹³.

Politiques publiques et crise des années 1980

Le mouvement des droits civiques des années 1960 — qui aurait dû faciliter les relations entre groupes en améliorant les conditions de vie, en diminuant les différences et en prônant l'égalité des chances, piliers du rêve américain, grâce au *Civil Rights Act* (1964), au *Voting Rights Act* (1965) et à la mise en place d'un État-providence — a plutôt exacerbé les consciences ethniques et raciales. Les échanges entre groupes se sont en fait détériorés. La politisation de la lutte des Afro-Américains pour la reconnaissance de leurs droits, l'activisme des Amérindiens et la mobilisation des Hispaniques ont provoqué une réaction en chaîne parmi les Italo-Américains de Brooklyn et de Bensonhurst, qui en fait voulaient confirmer leur appartenance à la majorité blanche et dominante d'un point de vue politique et qui se sont inquiétés des "avantages" accordés aux minorités de couleur, des mesures qu'ils considéraient comme les reléguant à une position secondaire d'un point de vue social. Ils ressentent ainsi un manque de reconnaissance de la part des autorités alors qu'ils ont participé à la construction de la nation.

Dans les années 1970, la situation économique des Italo-Américains de New York se détériore. En effet, comme ils appartiennent majoritairement aux classes ouvrière et moyenne, ils sont parmi les premiers à souffrir des problèmes économiques et industriels que subissent les États-Unis (en dix ans, quelque 5 000 emplois sur les docks ont disparu).

13. Cf. LOGAN, John ; ZHANG, Wenquan ; ALBA, Richard, "Immigrant enclaves and ethnic communities in New York and Los Angeles", *American Sociological Review*, vol. 67, n° 2, April 2002, pp. 299-322.

Du fait que les Italiens ont accordé peu d'intérêt à leur scolarité et que les hommes restent au bas de l'échelle sociale, la concurrence entre employés et ouvriers italo-américains et noirs dans le domaine de l'emploi s'accroît. Le taux de chômage augmente avec la crise pétrolière, passant de 4,8 % en 1970 à 11 % en 1975 à New York¹⁴. Dans le domaine du logement, les deux groupes se retrouvent en concurrence puisqu'ils prétendent tous deux à des habitations aux loyers abordables alors que le montant de ces derniers ne cesse d'augmenter.

Les politiques d'intégration menées tant par les gouvernements des États que par le gouvernement fédéral (comme la *Fair Housing Policy*¹⁵), ainsi que le redécoupage de la carte scolaire dû au *busing*¹⁶ pour accélérer la déségrégation des écoles déstabilisent le mode de vie des Italo-Américains. Canarsie par exemple, un autre quartier italo-américain de Brooklyn, est le théâtre d'échauffourées en 1972 lorsque des élèves afro-américains (*the Tilden Boys*, puisqu'ils viennent du quartier Tilden à Brownsville) sont envoyés dans l'école blanche locale afin de favoriser l'intégration scolaire des minorités. La détermination des habitants de Canarsie à s'opposer à cette politique de déségrégation est tellement vive que le *Board of Education*, qui gère l'organisation locale des établissements scolaires, accepte un compromis et renonce à poursuivre cette politique.

La situation économique qui empire pendant les années 1980 sous la présidence des républicains et qui multiplie les occasions de concurrence engendre de la rancœur, voire de la jalousie parmi les Italo-Américains envers les populations défavorisées et de couleur qui sont nombreuses à bénéficier de l'aide publique¹⁷. À Brooklyn, le nombre de personnes vivant sous le seuil de pauvreté augmente de 58 % entre 1990 et 2000, la population concernée passant à près de 20 % de la population totale¹⁸. La situation des Italo-Américains

14. US CONGRESSIONAL BUDGET OFFICE, *Annual Report*, Washington, 1977, p. 288 ; SUSSER, Ida, *Norman Street : poverty and politics in an urban neighborhood*, op. cit., pp. 19-21.

15. La *Fair Housing Policy* est un ensemble de mesures visant à favoriser l'installation des personnes pauvres et/ou de couleur dans des logements dits "sociaux".

16. Le *busing* est une nouvelle organisation des transports scolaires visant à promouvoir la mixité raciale. Des élèves noirs sont transportés vers des établissements scolaires situés dans des quartiers blancs et vice-versa.

17. En 1970, 24 % des bénéficiaires des aides publiques sont noirs et 27 % sont hispaniques. US BUREAU OF THE CENSUS, *Current population survey*, 1972.

18. US CENSUS BUREAU, *Current population survey*, 2000 ; NEW YORK CITY DEPARTMENT OF CITY PLANNING, *Report*, 2004, p. 75. Lors du meurtre de Yusef Hawkins en 1989, à Bensonhurst, 59 % de la population appartiennent aux classes ouvrière et moyenne. Voir DESENA, Judith, "Defending one's neighborhood at any cost : the case of Bensonhurst", in : LANDRY, Haral (Ed.), *To see the past more clearly : the enrichment of the Italian heritage, 1890-1990*, Austin : Nortex Press, 1994, pp. 177-190 (cf. p. 178) ; *The New York Times* du 29-9-1972.

de Brooklyn — notamment les personnes âgées — vivant dans des conditions précaires est telle que l'*Italian American Center for Urban Affairs* (Centre italo-américain des affaires urbaines) est créé en 1972. Mais, traditionnellement¹⁹, les Italiens sont réticents à demander de l'aide aux autorités, et le plus souvent ils préfèrent avoir recours à la solidarité familiale si besoin est. Comme dans leur esprit, demander des allocations à l'État-providence est un signe de faiblesse, une source d'humiliation, ils sont peu nombreux à bénéficier d'une aide publique.

De plus, la valeur de l'immobilier dans leur quartier tend à diminuer en raison de l'installation de populations de couleur et socialement défavorisées. En effet, nombreuses sont les personnes âgées qui ont quitté Manhattan pour Brooklyn avant les années 1960 pour devenir propriétaires et trouver de meilleures conditions de vie dans cette zone urbaine périphérique. Elles pensaient pouvoir recréer des quartiers italiens à Brooklyn, avec des boutiques de produits importés, des paroisses catholiques et des associations culturelles regroupant des amis, mais l'"invasion" de nouveaux arrivants commence à remettre en question leur système communautaire. Dans les années 1970, ces personnes, dont beaucoup ont de faibles revenus en raison de leur statut d'ouvriers retraités et des changements structurels qui se sont opérés sur le marché du travail, s'aperçoivent qu'elles doivent cohabiter avec des Afro-Américains, ce qui les place, sur l'échelle sociale, pratiquement au même niveau qu'eux.

Les politiques publiques mises en place à partir des années 1960 ont provoqué des bouleversements écologiques. Les travaux d'urbanisme ont déstructuré le quartier, détruisant les repères géographiques des résidents, favorisant l'arrivée de populations inconnues et en en déplaçant d'autres. Ceux qui restent sont souvent les plus vulnérables, ce qui accentue la concurrence. Les Italo-Américains voient leurs conditions de vie se dégrader tandis que, selon eux, les Afro-Américains sont, du simple fait de leurs revendications pendant le mouvement des droits civiques, "privilégiés" par le gouvernement. Les efforts, voire les sacrifices que les Italo-Américains et leurs parents ont faits ne leur ont pas nécessairement apporté un niveau de vie confortable, alors qu'ils pensent que les Afro-Américains profitent du système, et qui plus est, gagnent la sympathie de l'opinion publique²⁰.

19. Le système féodal dans le sud de l'Italie surtout a conduit les hommes à se méfier du clergé, des notables et de toutes les instances qui représentent l'autorité.

20. Cf. GAMBINO, Richard, *Blood of my blood : the dilemma of the Italian-Americans*, New York : Guernica Publishing, 1996, 388 p. (voir p. 327).

Les classes moyenne et ouvrière blanches se sentent oubliées par les politiques du libéralisme économique et s'opposent également aux mesures sociales, qu'elles comparent à une sorte de conspiration dont elles seraient les victimes²¹. Aussi les Italo-Américains adoptent-ils une attitude plus conservatrice. Le Parti démocrate, associé à l'État-providence, ne parvient plus à les rassembler, et ils se tournent plutôt vers le Parti républicain. Les votes pour Richard Nixon entre 1960 et 1968 augmentent de plus de 13 % parmi les Italo-Américains de Brooklyn²² ; John Marchi, candidat aux primaires des républicains lors des élections municipales de 1969 et qui se présente comme le porte-parole des Blancs contre la communauté noire, est largement soutenu par les Italo-Américains de Bensonhurst contre Mario Procaccino, autre candidat italo-américain mais démocrate. Leurs votes peuvent être considérés comme une tentative pour rétablir un certain ordre après le mouvement des droits civiques.

Si les Italo-Américains restent dans leur quartier où la structure est bouleversée par l'implantation d'étrangers c'est que soit ils y sont très attachés et ne souhaitent pas le quitter, soit ils préféreraient partir mais leur statut socioéconomique ne le leur permet pas. Dans les deux cas ils doivent justifier leur décision de rester ; souvent ils maintiennent qu'ils doivent « *défendre leur territoire* »²³. Ce contexte conduit à un sentiment d'insécurité parmi les Italo-Américains, l'impression d'être menacés, trahis et oubliés par le gouvernement. Il leur semble que leur "rêve américain" leur a été volé, d'où des réactions violentes à l'encontre des personnes de couleur.

Yussef Hawkins, au mauvais endroit au mauvais moment !

La visibilité des personnes de couleur qui arrivent à Bensonhurst et leur nombre grandissant provoquent leur stigmatisation et les préjugés attachés aux Afro-Américains — à savoir la violence, la criminalité, la délinquance, la drogue, la pauvreté — se renforcent. Les Blancs

21. Cf. RIEDER, Jonathan, *Canarsie : the Jews and Italians of Brooklyn against liberalism*, op. cit., p. 234.

22. Cf. LEVY, Mark ; KRAMER, Michael, *The ethnic factor : how America's minorities decide elections*, New York : Simon and Schuster Publishers, 1972, 284 p. (voir p. 173).

23. KRASE, Jerome, "Stigmatized places, stigmatized people : crown heights and prospect-lefferts gardens", in : SEIDEN MILLER, Rita (Ed.), *Brooklyn USA : the fourth largest city on America*, New York : Brooklyn College Press, 1979, pp. 251-262 (voir p. 255).

craignent de voir la structure de leur territoire, leur identité, leur mode de vie se transformer au contact de cette population étrangère. Or, ce sont les difficultés à établir de bonnes relations avec les autres qui génèrent les préjugés, renforcent le sentiment d'appartenance à un groupe et la conscience ethnique, cette dernière impliquant que les membres du groupe partagent ses idéaux, ses préjugés et ses attentes.

En 1989, un jeune Afro-Américain “sans histoire” de 16 ans, Yussef Hawkins, qui est venu avec trois amis à Bensonhurst pour acheter une voiture d'occasion, est assassiné par une bande de jeunes gens menée par Keith Mondello, un jeune homme “sans problème”. Le pivot de ce crime semble être une jeune Italo-Américaine, Gina Feliciano. Celle-ci, que les membres de la communauté disent « *de mauvaise réputation* », fréquente des Noirs et des Hispaniques. Ce soir-là, elle aurait invité des amis afro-américains à une fête dans l'intention de leur demander de donner une leçon à Keith Mondello qui ne veut plus d'elle comme petite amie. Keith, qui a été mis au courant des intentions de Gina, appelle ses amis, son “gang”, et se prépare à se défendre contre ces “intrus”. Dans la soirée, il aperçoit Yussef Hawkins et ses compagnons qu'il prend pour les amis de la jeune fille. Voulant défendre son territoire contre ces “envahisseurs” — notamment parce que les amis de Gina seraient des trafiquants de drogue et que lui-même ferait du trafic de cocaïne dans le voisinage — mais également parce que ces Afro-Américains « *n'ont rien à faire dans le quartier* », il déclenche une bagarre. Quelque 30 Blancs attaquent les quatre jeunes Afro-Américains avec des battes de base-ball et des matraques. Pendant l'altercation, Joseph Fama, un ami de Keith Mondello, sort une arme et tue Yussef Hawkins. Cette rixe est le 314^e cas de violence raciale répertorié par l'unité de police sur les crimes raciaux à New York pour l'année 1989²⁴.

Pour les jeunes Italo-Américains il est important d'affirmer leur masculinité, de montrer qu'ils sont “des hommes”. La rue devient la scène de leurs exploits et leur quartier l'espace dans lequel ils assoient leur statut. Les jeunes se regroupent en “gangs” pour être encore plus forts et par manque de cohésion familiale, puisque le modèle de la famille traditionnelle (et stabilisatrice) tend à disparaître au contact de la société américaine et du fait de l'éparpillement des membres de la communauté au-delà des frontières des Petites Italies. Ces

24. Cf. DeSANTIS, John, *For the color of his skin : the murder of Yusuf Hawkins and the trial of Bensonhurst*, New York : Pharos Books, 1991, 240 p. (voir p. 90).

jeunes prennent donc l'habitude de défendre ce qu'ils considèrent être leur territoire. Or, depuis les années 1960, l'idée d'appartenance au "gang", et dans une plus grande mesure au quartier, est nourrie par la conscience ethnique exacerbée par le mouvement des droits civiques.

C'est ainsi qu'éclatent des émeutes raciales opposant Blancs et Noirs de part et d'autre de New York (à Bedford-Stuyvesant en 1964, à East New York en 1966, à Harlem en 1967²⁵). Suite à ces événements est nommée la commission Kerner dont la mission est de définir les causes et les circonstances des émeutes ainsi que de proposer des solutions pour que de tels incidents ne se reproduisent plus. Le rapport qu'émet la commission en février 1968 conclut que la nation est divisée entre Blancs et Noirs. La violence urbaine provient de la rancœur des Blancs et du sentiment de frustration des personnes de couleur qui sont victimes de ségrégation et qui se dressent contre les injustices sociales ; la possibilité de trouver un emploi est limitée, l'accès à des logements décentes et à une bonne éducation est moindre.

Le rapport recommande diverses mesures afin de favoriser leur ascension sociale et, par conséquent, d'améliorer les relations entre groupes "raciaux" : mettre fin à la ségrégation résidentielle en construisant de nouveaux logements sociaux et en donnant accès aux logements situés dans la banlieue aux familles noires est une proposition essentielle du rapport. Même si les recommandations du rapport Kerner restent lettre morte auprès de l'administration Johnson, elles mobilisent les *White ethnics*²⁶. Elles stimulent leur conscience de faire partie d'un groupe mis en danger par les populations de couleur défavorisées : non seulement ces mesures ont un coût, ce qui inquiète les classes ouvrière et moyenne blanches, mais la mixité raciale, préconisée par le rapport, pourrait avoir des conséquences destructrices sur l'"identité" des quartiers blancs. Ainsi, le mouvement des droits civiques engendre plutôt une détérioration de la situation.

Au cours de l'enquête de police, en raison du code du silence cher aux Italiens, l'*omertà*, les membres de la communauté italienne restent muets et personne ne témoigne contre les jeunes Blancs que les

25. Des émeutes se propagent dans les grandes villes américaines, par exemple à Los Angeles en 1965, à Chicago en 1966, à Détroit en 1967, signe de la propagation du malaise qui existe entre les communautés (au sens américain du terme) blanches et noires. Voir SUTTLES, Gerald, *The social order of the slum : ethnicity and territory in the Inner City*, Chicago : University of Chicago Press, 1968, 243 p.

26. Il s'agit des descendants des Américains blancs d'origine européenne, qui ont immigré massivement au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle aux États-Unis. Voir RYAN, Joseph (Ed.), *White ethnics : their life in working class America*, Englewood Cliffs : Prentice-Hall, 1973, 184 p.

voisins estiment être « de bons garçons ». Seuls quelques intellectuels de la communauté italo-américaine de New York, Robert Viscusi et Jerome Krase, par exemple, réagissent afin de témoigner de leur compassion envers la communauté noire²⁷.

La cohésion de la communauté italienne s'intensifie face aux autorités policières, aux médias et à l'opinion publique qui dénoncent l'attitude raciste des Italo-Américains. En réaction au meurtre, les Afro-Américains de la région organisent des marches à Bensonhurst pour réclamer justice. Leur leader, Al Sharpton, un prédicateur né à Brooklyn, ami de Jesse Jackson, veut attirer l'attention de l'opinion publique sur les inégalités, l'injustice et le racisme, comme il l'avait déjà fait lors d'un autre meurtre racial, à Howard Beach, dans le Queens, en 1986.

Ces manifestations sont perçues par les habitants du quartier comme de la provocation. Les tensions s'intensifient : alors que les Italo-Américains crient « Nègres, rentrez chez vous ! » aux manifestants, ceux-ci leur rétorquent : « Pas de justice, pas de paix »²⁸. Le sentiment des habitants du quartier de faire partie d'un même groupe par opposition aux manifestants de couleur prend une forme de haine envers ces étrangers venus perturber l'ordre établi de la communauté. Il est révélateur de noter que le grand journal italo-américain de la région *America Oggi* consacre de longs articles au meurtre le lendemain de l'événement²⁹ et aux manifestations des Afro-Américains³⁰, mais ensuite, c'est à peine s'il mentionne l'enquête, le procès ou le verdict. Soit le journal, que l'on peut considérer comme un tabloïd, n'a pas vocation à publier des articles de fond et par conséquent les rédacteurs ne jugent pas opportun de couvrir l'intensification des tensions raciales, soit le journal ne tient pas à s'arrêter sur les événements qui mettraient en cause des Italo-Américains et confirmeraient l'hypothèse que le meurtre est un crime racial.

Huit des jeunes Blancs, Keith Mondello et ses amis proches, sont arrêtés, ce qui satisfait la communauté noire new-yorkaise. Alors que

27. Cf. VISCUSI, Robert, "Breaking the silence? Strategic imperatives for Italian American culture", *Voices in Italian Americana*, vol. 1, n° 1, Spring 1990, pp. 1-14 ; KRASE, Jerome, "Bensonhurst, Brooklyn? Italian-American victimizers or victims", *Voices in Italian Americana*, vol. 5, n° 2, Autumn 1994, pp. 43-56.

28. Cité dans DeSANTIS, John, *For the color of his skin : the murder of Yusuf Hawkins and the trial of Bensonhurst*, op. cit., p. 117.

29. *America oggi* du 26 et 27-8-1989.

30. *America oggi* du 4 et du 5-9-1989. Voir également TORGOVNICK, Marianna De Marco, *Crossing ocean parkway : readings by an Italian American daughter*, Chicago : University of Chicago Press, 1994, 177 p.

la communauté italo-américaine considère qu'il s'agit d'un incident entre jeunes qui se sont battus pour une jeune fille, l'affaire prend une tournure politique. Des leaders tels que Louis Farrakhan, Mario Cuomo, Edward Koch et David Dinkins³¹ assistent aux funérailles du jeune Afro-Américain afin de témoigner de l'importance d'un tel événement. Mais après l'élection de David Dinkins à la mairie de New York en 1989³² les suspects sont relâchés sous caution. Toutefois, à l'issue du verdict final, Joseph Fama est jugé coupable d'homicide et condamné à 32 ans de prison ; les autres inculpés sont condamnés à des peines entre quatre et 16 ans de prison, ce qui est perçu comme dérisoire et une preuve d'injustice.

La situation est particulière. Alors qu'avant les années 1960 Italo-Américains et Afro-Américains semblaient coexister sans problème majeur, à l'issue du mouvement des droits civiques les relations deviennent tendues et l'attitude de chacun devient manichéenne, avec une vision « *en Blanc et Noir* » des rapports humains : soit on appartient au groupe ethnique et l'on est accepté, soit on est un étranger et l'on est rejeté.

C'est cette situation qui a inspiré le film *Do the right thing* (1989) de Spike Lee, qui dresse un portrait des relations conflictuelles entre Italo-Américains et Afro-Américains à Brooklyn dans les années 1980 en mettant en scène les propriétaires italo-américains d'une pizzeria dans un quartier devenu majoritairement noir (Bedford-Stuyvesant). Alors que dans le passé les relations entre les deux groupes étaient amicales — Sal, qui a ouvert cette pizzeria 20 ans plus tôt, est ami avec les habitants du quartier et il emploie un jeune Afro-Américain — des tensions émergent en raison des préjugés et du sentiment d'injustice sociale notamment parmi les jeunes générations. Le fils aîné de Sal ne supporte plus les Afro-Américains qu'il compare à « *des chimpanzés* ». Il reproche à son père « *de faire du social* » lorsque celui-ci donne quelques pièces à un voisin noir dans le besoin, et il suggère même à son père de fermer la pizzeria pour s'installer ailleurs, « *là où les habitants seraient comme eux* ». Les tensions gagnent du terrain et bousculent la stratification raciale du quartier. Le film se

31. Louis Farrakhan est le leader noir et musulman du mouvement The Nation of Islam ; Mario Cuomo est italo-américain et le gouverneur de l'État de New York. Edward Koch est le maire de la ville de New York de 1978 à 1989 et David Dinkins (homme politique noir) lui succède en 1989.

32. Il s'agit d'un Afro-Américain, comme si les électeurs avaient voulu montrer à la communauté noire qu'elle faisait partie intégrante de la ville et que les électeurs noirs s'étaient mobilisés pour montrer leur force et la cohésion de leur groupe.

finit dans un bain de sang, les jeunes Afro-Américains ayant mis le feu à la pizzeria.

Le fait que Spike Lee dédie ce film à Yussef Hawkins renforce la dénonciation déjà explicite du racisme ambiant ainsi que la détérioration des relations entre groupes due au sentiment d'injustice et aux inégalités.

Pour une “identité de Blancs”

Compte tenu des points communs qui caractérisent l'expérience des Italo-Américains et des Afro-Américains (leur niveau social comparable jusqu'à la Première Guerre mondiale, les préjugés raciaux et sociaux qui les marginalisent ainsi que la discrimination qu'ils subissent), ces deux groupes ne devraient pas être en conflit. C'est ce que constatent, d'une part, Jerome Krase en 1979 quand il répertorie les lynchages dont les immigrés italiens sont victimes principalement dans le sud des États-Unis jusqu'au début du XX^e siècle et, d'autre part, Murazef Sherif qui met en évidence en 1958 la proximité géographique, résidentielle et sociale des immigrés italiens et des Noirs avant la Seconde Guerre mondiale³³. En fait, c'est justement ce statut racial intermédiaire, cet “entre-deux” (*inbetweenness*) des Italo-Américains — ils n'étaient pas considérés comme des hommes blancs sans être aussi noirs que les Africains — qui se révèle être un élément essentiel de leur réaction à l'issue du mouvement des droits civiques. Ils ne souhaitent plus être associés aux populations de couleur, socialement inférieures, et cherchent donc à se distancier d'elles. Émerge ainsi un phénomène de racialisation de la politique de l'État-providence.

De la fin du XIX^e siècle à la Seconde Guerre mondiale, le processus d'américanisation des populations immigrées — et donc des Italiens — impliquait un apprentissage synchrone de la “blancheur”. Rappelons que la blancheur de la peau a été un critère d'acceptabilité et d'intégration dans la société dominante jusqu'à l'adoption du 14^e amendement de la Constitution américaine (ratifié en 1868). Pour devenir américain, les hommes devaient se sentir, voire devenir blancs, et les Italiens qui se trouvaient dans une phase d'“entre-deux” n'ont pu devenir américains que lorsqu'ils ont affirmé leur appartenance au groupe des Blancs, ceci plus d'un point de vue social et symbolique

33. Cf. SHERIF, Muzaref, “Superordinate goals in the reduction of intergroup conflict”, *American Journal of Sociology*, vol. 63, n° 4, January 1958, pp. 349-356.

que "racial" *stricto sensu*. Pour ce faire, il leur a fallu se distancier, rejeter même les populations de couleur qui se trouvent au bas de l'échelle sociale et "raciale" et avec lesquelles ils avaient cohabité jusqu'aux années de la dépression économique (les années 1930). Les Italiens, sensibilisés à cette hiérarchisation pendant la période fasciste et la politique impérialiste de l'Italie en Afrique, comprennent que c'est en se distanciant des Noirs et de la vague de migrants qui arrivent après 1965 qu'ils peuvent faire la preuve de leur intégration dans la société blanche et dominante américaine.

C'est une des conséquences du mouvement des droits civiques et des politiques d'intégration des populations de couleur dans les quartiers à majorité blanche que d'avoir stimulé l'ascension sociale des Italo-Américains dans la hiérarchie des groupes établie par la société américaine. Ils deviennent des *White ethnics* en apprenant à agir en « *hommes blancs* »³⁴.

Les années 1960 s'avèrent être un tournant dans les relations entre Italo-Américains et Afro-Américains, puisque cette période bouleverse les schémas existants ; les premiers veulent affirmer leur appartenance à la société dominante (*mainstream*) en rejetant les seconds et en prônant un discours disqualifiant sur la présence des minorités de couleur ; les seconds cherchent à réduire l'écart entre eux et les Blancs d'un point de vue social et politique.

Andrew Greeley résume ce phénomène de distanciation et de stratégie d'identification par la formule « *eux contre nous* »³⁵ pour définir les relations entre les groupes et le prisme de l'ethnocentrisme qui les régit. L'opposition entre "nous" (le groupe qui doit servir de modèle à l'autre) et "eux" (celui qui doit se soumettre aux valeurs du premier) s'articule à partir des préjugés interethniques ; elle implique lutte, conflit et concurrence entre ces groupes pour acquérir pouvoir et respectabilité, pour préserver son identité ethnique. La peur de l'inconnu, du changement et de la présence de ceux qui ne sont pas « *comme nous* », de l'impact éventuel de leurs valeurs, aiguise les consciences communautaires et peut même favoriser les sentiments racistes. Chacun cherche à s'affirmer face à l'autre. Pour justifier le com-

34. Cf. GUGLIELMO, Thomas, "Encountering the color line in the everyday : Italians in interwar Chicago", *Journal of American Ethnic History*, vol. 23, n° 4, Summer 2004, pp. 45-77.

35. *They versus we*. Voir GREELEY, Andrew, *Why can't they be like us ? America's white ethnic groups*, New York : E. P. Dutton Press, 1971, 223 p.

portement des *White ethnics*, un habitant de Brooklyn conclut simplement : « Les Noirs ne sont pas comme nous »³⁶.

La politique d'intégration prônée par le gouvernement afin de réparer les injustices passées est perçue comme une forme d'inégalité par les Italo-Américains. Ceux-ci ne sont pas responsables de l'esclavage ni des mauvais traitements subis par les Noirs, ayant eux-mêmes été victimes de discrimination. Ils se sentent lésés par les nouvelles mesures de "discrimination positive" (*affirmative action*) et les étrangers sont perçus comme une menace pour la communauté. Ainsi, les membres du groupe cherchent à protéger leur territoire, à défendre leurs institutions (paroisses, écoles, boutiques), leurs « acquis » contre ces « intrus ». Or, depuis le mouvement des droits civiques, ces acquis semblent mis en danger par des Afro-Américains perçus comme étant de plus en plus favorisés par les autorités. Aussi, les Italo-Américains tiennent-ils à conserver l'assise économique et politique qu'ils se sont construite au fil des générations. C'est la raison pour laquelle ils se tournent vers des critères "raciaux" en plus des facteurs sociaux pour définir leur communauté et confirmer leur "supériorité" face à cette population que l'histoire états-unienne n'en finit pas de stigmatiser.

La difficulté d'accéder aux promesses du rêve américain pendant les années 1970 et 1980 provoque un sentiment de désillusion. C'est l'idée que les Afro-Américains ne prônent plus l'égalité des chances mais l'égalité des résultats, ce qui laisse penser qu'ils s'attendent à obtenir sans efforts ce que les autres ont acquis grâce à leur labeur qui suscite leur rejet par les Italo-Américains. Ceux-ci, persuadés de devenir les victimes des Afro-Américains puisque la "discrimination positive" et l'État-providence les privilégient, se construisent une nouvelle identité de *White ethnics*. La société américaine est alors divisée entre Blancs et Noirs, entre ceux qui appartiennent à la majorité dominante et "les autres". Cette construction d'une nouvelle identité, cette « invention de l'ethnicité », pour reprendre la formulation de Werner Sollors³⁷, a permis aux Italo-Américains de s'affirmer comme des membres à part entière de la société dominante — et blanche — américaine.

36. Cf. RIEDER, Jonathan, *Canarsie : the Jews and Italians of Brooklyn against liberalism*, op. cit., p. 64.

37. Cf. SOLLORS, Werner (Ed.), *The invention of ethnicity*, New York : Oxford University Press, 1989, 294 p. (voir p. xvii).

Conclusion

Les conflits raciaux dont Bensonhurst est témoin sont un legs de la politique d'intégration des populations de couleur menée à l'issue du mouvement des droits civiques. C'est la peur des Italo-Américains de voir leurs acquis si chèrement gagnés au fil des générations remis en cause par des "privilèges" accordés aux minorités de couleur qui les poussent à adopter une vision manichéenne, en « *Blanc et Noir* », de la société américaine. Le statut de chacun, son ethnicité, son identité, évoluent en fonction du contexte et de la présence des autres.

Tel est le paradoxe de la situation des Italo-Américains de Bensonhurst, puisque leurs aïeux étaient considérés comme les Africains de l'Europe au moment de leur immigration massive entre les années 1880 et la Première Guerre mondiale et qu'eux-mêmes se comptent aujourd'hui parmi les gardiens de la domination blanche aux États-Unis.

